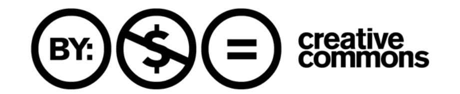


Revue d'histoire des sciences et
de leurs applications

# Voyages et géographie au XVIIIe siècle

Numa Broc





# Voyages et géographie au XVIII^e^ siècle

L'influence des récits de voyages sur l'évolution des idées en France a été étudiée depuis longtemps, et l'*Orient philosophique* est un des domaines les mieux explorés de notre histoire littéraire. Aussi notre propos n'est-il pas d'examiner à nouveau l'atmosphère de relativisme géographique dans lequel baigne le siècle des philosophes, mais plus précisément de tracer les contours de cette littérature des voyages et d'apprécier son influence réelle sur les progrès de la géographie au XVIII^e^ siècle.

L'engouement du public pour les récits de voyages est attesté par l'abbé Lenglet-Dufresnoy :

« La lecture des voyages, surtout quand ils sont exacts et judicieux, plaît à tout le monde ; on s'en sert ordinairement comme d'un amusement, mais les personnes habiles s'en servent pour la géographie, pour l'histoire et pour le commerce » (1).

Et Lenglet-Dufresnoy énumère les différentes catégories de voyageurs : mathématiciens et astronomes, comme le P. Feuillée ; médecins et naturalistes, comme Tournefort ; « antiquaires », comme Spon ; commerçants, comme Paul Lucas... Il pourrait ajouter les marins, les diplomates, les missionnaires, etc., voyageurs plus ou moins instruits, plus ou moins bons observateurs, mais qui se déplacent rarement par simple curiosité.

Dans la seconde moitié du siècle s'imposent de nouveaux types : le « touriste », amateur d'art ou « philosophe », qui voyage pour son plaisir ou son instruction, et surtout le voyageur scientifique. Déjà, en 1736, l'Académie royale des Sciences envoie la Condamine dans les Andes et Maupertuis en Laponie ; après le traité de Paris, gouvernements et sociétés savantes multiplient les expéditions, au plus grand bénéfice des diverses sciences.

(1) LENGLET-DUFRESNOY, *Méthode pour étudier la géographie...*, 1742, t. I, p. 163.

Un des traits communs aux voyageurs du XVIIIe siècle, c'est qu'ils ne sont jamais étroitement spécialisés : ainsi Tournefort (1) est-il un « antiquaire », amateur de statues, de médailles, d'inscriptions, autant qu'un botaniste ; Anquetil-Duperron (2) s'intéresse à la fois au problème des sources du Gange et à la chronologie des souverains de l'Inde ancienne. Ces mélanges, qui peuvent aujourd'hui étonner et donnent à mainte relation de voyage l'aspect d'un incroyable « fourre-tout », sont alors parfaitement admis et témoignent chez les auteurs, comme chez leurs lecteurs, d'un humanisme ouvert ou d'un aimable éclectisme. Vers la fin du siècle, à mesure que les diverses disciplines s'émancipent à partir du tronc commun de l'humanisme, de véritables spécialistes apparaissent : les voyages de Saussure dans les Alpes ou de Dolomieu en Italie exigent de leurs lecteurs une certaine culture minéralogique. Toutefois, la faveur du public va toujours à ceux qui savent l'instruire en le distrayant, et qui évitent la monotonie par la diversité. La vogue de cette littérature est telle que des auteurs peu scrupuleux travestissent en récits de voyages de vulgaires fictions (ainsi le *Voyage en Amérique septentrionale* du sieur Le Beau) (3). Par contre, le public prend parfois pour des romans d'authentiques relations, comme celle du P. Hennepin sur la Louisiane (4).

Ainsi, la littérature des voyages constitue au XVIIIe siècle une masse énorme, hétéroclite, aux limites imprécises, puisqu'on passe par transitions insensibles de la relation scientifique parfaitement objective au voyage imaginaire et à l'Utopie.

Cette littérature s'adresse, comme nous l'indiquait Lenglet-Dufresnoy, à deux grandes catégories de lecteurs : ceux qui recherchent d'abord l' « amusement », c'est-à-dire les curiosités naturelles et les « merveilles », les coutumes étranges, les aventures « piquantes », voire les catastrophes (le XVIIIe siècle est friand de tempêtes, de naufrages, de corsaires). A côté de ce « grand public », les « spécialistes », historiens, moralistes, géographes, naturalistes, etc., qui attendent du voyageur, moins le récit de ses aventures, que des informations nouvelles, des connaissances précises pouvant enrichir

(1) TOURNEFORT, *Relation d'un voyage au Levant...*, 1717.

(2) ANQUETIL-DUPERRON, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde...*, 1787.

(3) Exactement : *Aventures du Sieur C. Le Beau, avocat au Parlement, ou voyage curieux ou nouveau parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*, 1738.

(4) HENNEPIN, *Description de la Louisiane nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France*, 1683.

les sciences. Pourtant, de ces deux catégories de lecteurs, c'est la première qui établit le plus sûrement la réputation d'un livre : l'immense succès des *Voyages* de l'amiral Anson, par exemple, tient beaucoup plus à ces morceaux de bravoure que sont le sac de Païta, au Pérou, ou la prise du galion de Manille, qu'à la masse de renseignements géographiques ou nautiques dont l'ouvrage regorge.

Pour s'orienter au milieu de cette littérature foisonnante, le public a besoin de guides, et depuis le XVIe siècle des compilateurs lui offrent infatigablement recueils de voyages, abrégés, « extraits »... Le lecteur du XVIIIe siècle, pourtant, ne saurait se lancer dans les recueils déjà anciens de Hakluyt (1), ou de Ramusio (2) ; il serait vite rebuté par les 25 volumes (en latin !) de Théodore de Bry (3), ou la pesante compilation de Thévenot (4). Aussi est-ce à un véritable besoin que répond la grande *Histoire des voyages* de l'abbé Prévost, dont les 16 élégants volumes richement illustrés (5) paraissent de 1746 à 1761. Encouragé par Maurepas, ministre de la Marine, Prévost se contente d'abord de traduire un ouvrage publié en Angleterre en livraisons périodiques ; mais, après 1748, les Anglais découragés par la concurrence étrangère abandonnent, et Prévost assume seul la lourde charge de réunir les relations venant de tous les pays du monde, de les traduire et d'en faire des résumés.

Dès la parution des premiers volumes, le succès est considérable, et mérité. C'est que le recueil de Prévost est bien supérieur à ses prédécesseurs ; il est plus complet d'abord : l'*Histoire* accueille toutes les relations de voyages publiées dans tous les pays depuis le XVe siècle jusqu'au moment de la publication (6). C'est dire que, loin de se limiter aux Indes orientales et occidentales, selon l'expression consacrée, Prévost englobe la Sibérie, le Kamtchatka, le Groenland, les Terres Australes, etc., dont la découverte passionne le siècle. Mais la supériorité de Prévost éclate dans la conception même de l'ouvrage ; plus de relations disparates mises bout à bout

(1) HAKLUYT, *The principal navigations, voyages, traffics and discoveries of the english nation*, 1588.

(2) RAMUSIO, *Delle navigazioni e viaggi*, 1550.

(3) De BRY, *Peregrinationes in Indiam Orientalem et Indiam Occidentalem*, 1590-1634.

(4) M. THÉVENOT, *Relations de divers voyages curieux*, 1664-1672.

(5) Les cartes de Bellin et les gravures de Cochin ne contribuèrent pas peu au succès de la collection.

(6) Trois volumes de suppléments verront le jour de 1761 à 1770, dans le souci de serrer de plus près l'actualité.

sans plan ni méthode : partout régneront « l'ordre et le goût ».

Il ne s'agit pas seulement de respecter un ordre chronologique ou géographique, encore faut-il éviter les répétitions fastidieuses qui pourraient rebuter le lecteur. Pour cela, Prévost emprunte à ses modèles anglais l'idée qu'il est nécessaire de séparer les aventures du voyageur et les enseignements de son voyage. Aussi, pour chaque secteur géographique, après avoir décrit soigneusement les itinéraires des divers voyageurs, on tire « de tous ceux qui ont voyagé dans le même pays, ce qui appartient à l'Histoire et à la Géographie des mêmes lieux pour en composer un corps... ». On a reproché à Prévost d'avoir exagérément élagué, corrigé, arrangé ses auteurs ; d'avoir « éliminé le merveilleux au profit du vraisemblable » (1), mais sa formule a au moins le mérite de permettre à chaque lecteur de trouver rapidement ce qu'il cherche : le pittoresque et les aventures dans les « Relations », l'information sérieuse dans les « Descriptions ». De plus, en rassemblant, en coordonnant tous les renseignements fournis sur un même pays, Prévost fait plus qu'un simple travail de compilation ; il livre à ses utilisateurs une matière déjà élaborée, et pas seulement des observations désordonnées. Dans ses développements sur le Canada ou les îles de la Sonde, sur les moussons ou les alizés, on peut déceler un véritable esprit géographique.

Traduite, pillée dans toute l'Europe, l'*Histoire des voyages* devait susciter imitateurs et continuateurs. A peine Prévost disparu (1763), commence la publication des 42 in-12 du *Voyageur français* (1765-1795) de l'abbé Delaporte. Il reproche à Prévost ses « défauts de plan », ses « fréquentes répétitions », son « excessive prolixité » ; il abrégera le plus possible les aventures des voyageurs, car : « Ce n'est point l'histoire du voyageur qu'il importe de savoir, c'est celle du pays où il a voyagé. » Pourtant, Delaporte est loin d'égaler son modèle, bien qu'il publie plusieurs voyages terrestres oubliés par Prévost.

Avec La Harpe, qui condense l'*Histoire des voyages* en volumes plus maniables (1780-1786), l'évolution est terminée. « Tout ce qui s'appelle journal de navigation a été retranché... toutes les aventures vulgaires... voilà ce qu'on a fait disparaître. » (En somme, tout ce qui charmait les lecteurs de la première moitié du siècle...)

(1) M. DUCHET, Aspects de la littérature française de voyages au XVIII[e] siècle, *Cahiers du Sud*, 1966, p. 8.

Par contre, « on n'a fait que très peu de changements dans les descriptions des lieux et des mœurs (et) dans les détails physiques ». Il ne s'agit plus de distraire, mais d'instruire et de provoquer la réflexion : « Que sert-il de promener le lecteur d'un bout du globe à l'autre, si ce n'est pour le faire penser ? » Comme La Harpe sera fréquemment réédité jusqu'en 1830, on peut dire qu'en pleine époque romantique, les Français « verront » encore le monde avec les yeux de l'abbé Prévost.

La seule collection dont l'importance approche celle de l'*Histoire des voyages* est le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, publiées assez régulièrement de 1702 à 1776. Écrites par les missionnaires jésuites à leurs supérieurs, mais largement répandues dans le public, grâce à leur petit format et à leur prix modique, elles traitent de tout : hydrographie, botanique, coutumes, etc., sans négliger évidemment les récits d'évangélisation et de persécution. « Ce titre a deux parties, nous explique la préface du 34e recueil ; l'un annonce tout ce qui a rapport à la piété, aux travaux apostoliques... L'autre a trait aux sciences, aux arts, à la géographie, à l'histoire naturelle, aux mœurs des différents pays. » Les *Lettres édifiantes* sont publiées sans ordre et sans apprêt ; avec elles, on passe constamment des missions du Coromandel aux « sauvages » de Louisiane. Mais contrairement à l'*Histoire des voyages*, elles donnent presque toujours de l'inédit ; considérons, par exemple, la moisson de nouvelles géographiques que nous offrent les huit premiers recueils : relation du voyage de Poncet en Éthiopie, découverte de l'archipel des Palaos, description de Sumatra par le P. du Tertre, carte prouvant que la Basse-Californie est une presqu'île et non une île, etc., et ceci pour les seules années 1703-1708. Pour la connaissance de certains pays comme la Chine ou le Paraguay, les *Lettres* sont irremplaçables, car leurs auteurs ont sur les voyageurs ordinaires l'énorme avantage d'avoir résidé longuement dans les contrées dont ils parlent. Composées essentiellement par des Français, des Espagnols, des Italiens, elles donnent du monde une image différente et souvent complémentaire de celle qu'offre l'*Histoire des voyages*, inspirée surtout par les Anglais et les Hollandais (1). Mais, comme l'*Histoire*, elles constitueront jusqu'à la

(1) On sait, par exemple, que les Jésuites font de la Chine et des Chinois un portrait beaucoup plus flatteur que celui brossé par Prévost à partir des mémoires du Suédois Lange et de l'Anglais Anson.

fin du siècle une mine inépuisable de faits et d'idées pour les savants comme pour les philosophes.

Ainsi définie, la littérature des voyages ne pouvait manquer d'avoir sur la géographie une influence considérable. La relation paraît tellement évidente que, pendant longtemps, l'histoire de la géographie n'a été en fait que l'histoire des explorations et découvertes géographiques. Le schéma est simple : le voyageur accumule une masse de faits bruts ; le géographe les trie, les critique, les coordonne et les expose. En somme, le voyageur « voit » le monde et le géographe organise rationnellement cette connaissance. Cette influence directe et immédiate est parfois incontestable, et Lenglet-Dufresnoy donne au géographe des conseils sur le bon usage des voyages :

> « On ne doit pas négliger de lire plusieurs voyages sur un même pays, parce que le dernier... aura fait des remarques qui auront échappé à l'attention des premiers voyageurs... On peut faire avec différentes relations une description assez juste des royaumes inconnus... mais il faut se fixer aux voyageurs les plus modernes qui ont évité les défauts des anciens. »

C'est ainsi que Charlevoix utilise largement, pour son *Japon* (1), la relation du botaniste allemand Kaempfer ; de même, la *Chine* (2) de du Halde, imposante somme géographique et historique, suit de très près les mémoires originaux insérés dans les *Lettres édifiantes*. Dans sa *Théorie de la Terre*, véritable traité de géographie physique, Buffon puise aux sources les plus variées : les naturalistes de l'Antiquité, les « cosmologistes » anglais, le géographe Varénius, mais surtout d'innombrables récits de voyages.

Parfois, l'influence du voyageur est encore plus nette et nous voyons, par exemple, Peyssonnel, qui visite la Tunisie en 1724-1725, s'adresser directement au géographe Delisle pour l'aider à rectifier sa carte de *Barbarie* : Delisle a oublié les îles Cani au large de Bizerte, et déformé le golfe d'Utique ; par contre, celui d'Hammamet n'a pas « assez de fond vers l'ouest » ; quant à la côte septentrionale, « elle n'est pas précisément dans sa position véritable, ni exacte dans ses contours. Vous la mettez quarante minutes ou quinze lieues plus nord qu'elle n'est » (3).

(1) CHARLEVOIX, *Histoire du Japon...*, 1736.

(2) DU HALDE, *Description géographique, historique... de l'Empire de la Chine...*, 1735.

(3) PEYSSONNEL, Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du roi, dans DUREAU DE LA MALLE, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, t. I, p. 148.

Pourtant, cette collaboration entre voyageurs et géographes est loin d'être habituelle ; on voit, au contraire, presque toujours que les voyages de découvertes et la littérature géographique marchent à des rythmes différents. Il faut noter d'abord que beaucoup de découvertes restent inconnues des contemporains, soit que leurs auteurs n'aient pas laissé de relations, soit que ces relations n'aient pas été publiées. Des érudits modernes ont ressuscité maintes explorations qui passèrent alors totalement inaperçues. Qui se doutait, au XVIIIe siècle, que le sergent La Haye était parvenu en 1729 aux chutes du Yari (en Guyane), qui ne seront pas revues avant Crevaux (1881) ? Qui avait entendu parler de Bénard de La Harpe ou de Véniard de Bourgmont qui, à la même époque, remontaient les affluents de la rive droite du Mississipi à la recherche d'une hypothétique « Mer de l'Ouest » ? Qui savait, en dehors de quelques géographes officiels, qu'en 1743 les frères La Vérendrye avaient atteint les Rocheuses dans l'actuel Wyoming ? Relations manuscrites et cartes originales sont restées enfouies dans les archives du ministère de la Marine, et, jusqu'à la fin du siècle, les traités de géographie demeurent muets sur ces régions ; en 1797, Volney (1), savant particulièrement bien documenté, soupçonne à peine l'existence de hautes montagnes à l'ouest des États-Unis.

On conçoit que, pour des raisons commerciales ou coloniales, les autorités n'aient pas jugé bon de faire connaître les résultats de certaines expéditions. Mais quand les voyages sont publiés, répandus dans le public, traduits..., nous constatons que les géographes ne les utilisent souvent qu'avec la plus extrême méfiance. Déjà au XVIIe siècle, Nicolas Sanson, géographe du roi, déplore que trois habiles Jésuites qui ont longuement résidé en Chine, n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la forme et l'étendue de ses provinces, la situation de ses villes, le cours de ses fleuves... et il conclut « il n'y a guère d'assurance à la plupart des relations qui viennent de loin » (2). Même méfiance du P. Buffier :

« J'ai trouvé des contradictions parmi les auteurs les plus célèbres, touchant les particularités des pays éloignés ; c'est qu'ils n'ont parlé qu'après des relations de voyageurs, et l'on sait... le droit qu'ont ceux qui viennent de loin de dire tout ce qui leur plaît » (3).

(1) VOLNEY, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, 1803.
(2) F. de DAINVILLE, *La géographie des humanistes*, p. 334.
(3) BUFFIER, *Géographie universelle*, éd. de 1759, p. XVIII.

Dans ses *Recherches... sur les Américains*, le Hollandais Pauw se montre véhément jusqu'à l'injustice :

« On peut établir comme une règle générale que sur cent voyageurs, il y en a soixante qui mentent sans intérêt et comme par imbécillité ; trente qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice ; et enfin dix qui disent la vérité et qui sont des hommes... Dans cette foule importune de voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve peu qui méritent d'être lus ; cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des marchands, des flibustiers, des armateurs, des aventuriers, des missionnaires, etc... ; l'histoire naturelle, l'histoire politique, la géographie, la physique, la botanique sont pour la plupart d'entre eux comme les Terres Australes dont on entend toujours parler mais qu'on ne découvre jamais. »

Pauw admet que les religieux sont souvent plus instruits, quoique la théologie soit « la chose du monde la plus inutile pour un voyageur » ; exception faite pour les Jésuites qui sont « plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers » (1).

Les philosophes ne sont guère plus tendres envers les voyageurs. Si Rousseau s'écrie : « J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages », il ajoute bientôt : « J'ai fini par laisser là les voyageurs... je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple » (2). Et Condorcet : « Les voyageurs sont presque toujours des observateurs inexacts ; ils voient les objets avec trop de rapidité, au travers des préjugés de leur pays... » (3).

Tels sont donc les reproches que l'on adresse généralement aux voyageurs : imprécisions, contradictions, erreurs, qui sont la rançon d'un manque de culture ou d'observations trop rapides. Après avoir séjourné près de deux ans dans les comptoirs français de l'Inde, l'astronome Legentil ne se fait pas d'illusions sur la valeur de son témoignage (qui est pourtant un des meilleurs que nous ayons sur ce pays) :

« Je regarde encore l'Indostan comme un pays bien neuf pour nous et fort difficile à connaître ; il faudrait, pour en avoir une connaissance telle que celle que le chevalier Chardin nous a laissée de la Perse, y passer un grand nombre d'années et y dépenser des sommes immenses... Un seul homme même ne serait pas suffisant et ne pourrait embrasser tout le pays ; il faudrait que de savants voyageurs se dispersassent dans

(1) Pauw, *Recherches... sur les Américains*, 1770, t. III, p. 199.

(2) G. Pire, J.-J. Rousseau et les Relations de voyages, *Rev. Hist. Litt. de la France*, juillet-septembre 1956, pp. 355-378.

(3) Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Éditions Sociales, p. 250.

différentes provinces, qu'ils agissent de concert, qu'ils fussent en correspondance... qu'ils possédassent à fond la langue savante pour lire les livres indiens » (1).

Ce travail collectif que Legentil appelle de ses vœux, triomphera dans les grands voyages de circumnavigation de la seconde moitié du siècle ; mais n'est-ce pas déjà collectivement que les Jésuites ont cartographié la Chine, ou que les savants de l'Académie des Sciences ont étudié le Pérou ?

Pourtant, les conditions matérielles des voyages, les problèmes d'organisation ne sont pas seuls en cause. Il y a plus grave. Les voyageurs n'ont généralement pas l' « esprit philosophique », c'est-à-dire l'aptitude à la critique, à la comparaison, à la généralisation. « Les descriptions minutieuses et détaillées du voyageur, déplore Giraud-Soulavie, rétrécissent l'esprit ; la réflexion seule l'élève, l'étend et l'éclaire » (2). Dès le début du siècle, on réclame de toute part un « voyageur philosophe », mais, remarque Fontenelle : « Les Philosophes ne courent guère le monde, et ceux qui le courent ne sont ordinairement guère philosophes » (3). Bientôt, Rousseau envisage une véritable mobilisation du clan philosophique :

« Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac... voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant... la Turquie, l'Égypte, la Barbarie... la Guinée, les Malabares, le Mogol... la Chine, la Tartarie et surtout le Japon puis, dans l'autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili... ; supposons que ces nouveaux Hercule... fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre » (4).

Ces lignes sont de 1755 ; onze années plus tard, avec Bougainville, la « Philosophie » s'envolait vers les rivages du Pacifique...

Si les géographes n'utilisent qu'avec méfiance, et comme à regret, les relations des voyageurs, on aurait tort de croire que ces derniers se contentent du rôle de serviteurs modestes (et

(1) LEGENTIL, *Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus...*, 1780, t. I, p. 136.

(2) GIRAUD-SOULAVIE, *Histoire naturelle de la France méridionale*, 1781, t. IV, p. 6.

(3) FONTENELLE, Éloge de Tournefort, *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, année 1708, et publié également dans *Relation d'un voyage au Levant*, 1717.

(4) Cité par C. COQUERY, *La découverte de l'Afrique*, 1965, p. 218.

maltraités) de la géographie. En fait, les voyageurs n'ont pas de mots assez durs pour les « savants de cabinet » et les « faiseurs de systèmes ».

Bougainville donne le ton :

« Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile (1) aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier... de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser » (2).

Les griefs de Lapérouse sont plus précis :

« Les géographes qui ne sont pas marins sont généralement si ignorants en hydrographie qu'ils... ont tracé des îles qui n'existaient pas, ou qui, comme des fantômes, ont disparu devant les nouveaux navigateurs » (3).

La solution serait d'envoyer les géographes sur le terrain, comme le proposait déjà Tournefort :

« Je voudrais qu'on exigeât des géographes quelques marques de leur capacité et qu'ils fussent obligés de voyager eux-mêmes pendant un certain temps » (4).

De même, Legentil souhaite que les géographes aient une vision directe du monde :

« Combien leur science serait-elle plus sûre et plus parfaite s'ils avaient joint l'expérience aux lumières acquises, et s'ils avaient mesuré la terre avec les yeux comme ils l'ont mesurée avec le compas » (5).

Si, comme le dit encore Legentil, quand « le Voyageur s'est trompé, le Géographe est dans l'erreur », le géographe risque à son tour d'induire en erreur le futur voyageur. Par des cartes inexactes, par des théories fallacieuses, il peut égarer celui qu'il devrait guider ; malgré les réformes cartographiques de Guillaume Delisle et de Bourguignon d'Anville, les cartes du XVIII^e siècle restent encore encombrées de terres imaginaires, de fleuves et de détroits supposés, de villes mal situées.

L'esprit de système s'épanouit vers 1750, lorsque Buache,

(1) On voit que Bougainville répond directement aux attaques de Pauw.

(2) BOUGAINVILLE, *Voyage autour du monde*, discours préliminaire.

(3) LAPÉROUSE, *Voyage... autour du monde pendant les années 1785, 1786, 1787 et 1788*, Paris, 1965, Club des Libraires de France, p. 49.

(4) TOURNEFORT, *Relation d'un voyage au Levant*, t. II, p. 202.

(5) LEGENTIL, *op. cit.*, t. III, p. 261.

« savant de cabinet », édifie sa fameuse théorie de la continuité des montagnes du globe, à partir d'informations fragmentaires groupées avec une logique imperturbable. Sur ses cartes, des chaînes se dressent dans les endroits les plus inattendus (comme la Beauce !) et notre géographe n'hésite pas à tracer les montagnes des futures terres à découvrir... Mais deux exemples surtout permettent de saisir cette influence des systèmes géographiques sur la préparation et le déroulement de grands voyages : le problème du passage du Nord-Ouest, et l'énigme du continent austral.

Vers 1780, les géographes français sont convaincus de l'existence d'un passage maritime à travers les terres nord-américaines, vers les 50e-55e degrés de latitude, passage qui faciliterait grandement la navigation vers les Indes orientales. Cette théorie remonte au début du siècle quand Guillaume Delisle, géographe du roi, exhumant des relations espagnoles dont l'authenticité est plus que douteuse, a imaginé une « Mer de l'Ouest » sur l'emplacement actuel des Rocheuses canadiennes. Philippe Buache, qui hérite des fonctions et des idées de son beau-père, perfectionne le système et trace sur ses cartes un réseau compliqué de détroits et de chenaux qui font communiquer cette mer avec la baie d'Hudson d'une part, et le Pacifique de l'autre. A son tour, Buache de La Neuville, qui devient après la mort de son oncle (1773) le détenteur de la vérité officielle, l'impose lors de la préparation du voyage de la Pérouse. Non seulement le navigateur sera pourvu de la collection complète des cartes des Buache, mais encore il devra rechercher soigneusement l'entrée du prétendu détroit entre les 40e et 60e parallèles ; les instructions rédigées par Buache de La Neuville sont formelles : « Sur la côte occidentale de l'Amérique au nord de la Californie, on retrouvera sûrement la rivière de Martin d'Aguilar, à 43° de latitude » (1).

Contrairement au clan Buache, l'Amirauté anglaise se doute depuis le voyage de Hearne à l'embouchure de la Coppermine (1771) qu'aucun détroit ne coupe le continent américain à ces latitudes ; et lors de son troisième voyage, dix ans avant Lapérouse (1776), Cook sait qu'il ne doit pas s'attarder à explorer les estuaires au sud du 65e parallèle. Mais ses instructions sont secrètes et le voyage de Hearne ne sera publié qu'en 1795. Et ce n'est qu'après beaucoup

(1) Martin d'Aguilar est, avec Juan de Fuca et l'amiral de Fonte, l'un des navigateurs sur lesquels s'appuyaient Delisle et les Buache.

de temps et de peine que Lapérouse pourra conclure à propos de l'amiral de Fonte :

« Je suis convaincu que cet amiral n'a jamais existé, et qu'une navigation dans l'intérieur de l'Amérique... faite en aussi peu de temps, est si absurde que, sans l'esprit de système qui est préjudiciable à toutes les sciences, des géographes d'une certaine réputation auraient rejeté une histoire dénuée de toute vraisemblance » (1).

Autre conception erronée qui orientera, pendant la plus grande partie du siècle, les efforts des navigateurs : la théorie du continent austral. Issue des spéculations des Anciens sur l'Antichtone, continent antipode qui équilibre le nôtre, l'idée d'une vaste terre australe se renforce au XVI$^e$ siècle à la suite des voyages de Gonneville et de Queiroz. Les découvertes de Lozier-Bouvet, en 1739, remettent le problème à l'ordre du jour : le cap de la Circoncision aperçu vers le 54$^e$ degré de latitude sud, fait-il partie d'une petite île ou d'un vaste continent ? Les savants officiels, Buache, Buffon, Maupertuis (après avoir difficilement admis que les glaces puissent régner à des latitudes qui, dans l'hémisphère Nord, sont tempérées), se rallient à la thèse du continent austral ; l'*Histoire des navigations aux terres australes*, du président de Brosses (1756), inspire directement les grands navigateurs de la seconde moitié du siècle. Kerguélen est envoyé à deux reprises vers le sud, mais la modicité des résultats atteints, contrastant avec l'importance des découvertes attendues, provoque sa disgrâce. Les Anglais, et en particulier le tout-puissant hydrographe de la Compagnie des Indes Dalrymple, ne sont pas moins convaincus que les Français de l'existence du continent austral, mais à la suite de son deuxième voyage (1772-1775), Cook sonne le glas de leurs espérances :

« J'ai fait le tour de l'Hémisphère austral dans une haute latitude et je l'ai traversé de manière à prouver sans réplique qu'il n'y a point de continent, à moins qu'il ne soit près du Pôle. »

Grâce à Cook, mais aussi à Bougainville et à Lapérouse, on commence à distinguer les terres antarctiques, rejetées aux abords du pôle, et les terres australes proprement dites qui, mise à part l'Australie, se réduisent à de modestes archipels (2).

Ainsi y a-t-il entre voyages et géographie interactions continuelles : le géographe construit, à partir des observations des

(1) LAPÉROUSE, *op. cit.*, p. 156.

(2) Nous suivons dans ces développements Marthe EMMANUEL, *La France et l'exploration polaire*, 1959.

voyageurs, des systèmes plus ou moins exacts ; ces systèmes orientent un moment la recherche géographique jusqu'à ce que de nouveaux voyages et de nouvelles observations les fassent tomber en poussière. De toute façon, les théories les plus fantaisistes peuvent être fructueuses dans la mesure où elles provoquent curiosité et nouvelles investigations ; et les voyageurs, même s'ils ne trouvent pas toujours ce qu'ils cherchent, n'en contribuent pas moins à une meilleure connaissance du globe. Parlant du voyage supposé de l'amiral de Fonte, Joseph-Nicolas Delisle (l'un des frères de Guillaume) reconnaît honnêtement :

« J'ai cru qu'il était plus avantageux pour l'avancement de la Géographie d'admettre cette relation que de la rejeter ; quand ce ne serait que pour donner occasion de faire de nouvelles informations et recherches, *et même d'entreprendre de nouveaux voyages dans ces endroits* » (1).

On a l'impression, au terme de cette étude, que le géographe du XVIII^e siècle n'a tiré des voyages qu'un assez maigre parti. Cela tient sans doute à la nature même de la géographie à cette époque.

« Le nom de géographe, nous dit E. de Martonne, n'est réclamé que par ceux qui s'occupent de fixer, par des cartes, la figure de la surface terrestre dans ses linéaments principaux » (2).

C'est dire que le géographe n'a besoin que de faits bien précis : le tracé d'une côte ou d'un cours d'eau, l'orientation d'une chaîne de montagnes, la position exacte d'une ville, voilà tout ce qu'il recherche dans les relations de voyages. Tout ce qui concerne le monde physique n'intéresse que le naturaliste, tout ce qui a rapport à l'homme est accaparé par le « Philosophe ». Entièrement absorbé par la critique de documents contradictoires, le « géographe de cabinet » n'a guère le loisir de voyager.

« M. d'Anville, déclare son biographe, connaissait la terre sans l'avoir vue ; il n'était, pour ainsi dire, jamais sorti de Paris et ne s'en était pas éloigné de plus de quarante lieues. »

Et pourtant, vingt ans après sa mort, les savants de Bonaparte en Égypte lui rendent hommage :

« Ce savant géographe a été l'objet continuel de notre étonnement. Par la seule force de sa critique, il a assigné, avec une justesse qui nous confondait de surprise, la position des villes anciennes, celle des villages et le cours des canaux d'un pays qu'il n'avait jamais visité » (3).

(1) J.-N. DELISLE, *Nouvelles cartes des découvertes de l'amiral de Fonte*, 1753, p. 31. C'est nous qui soulignons.

(2) Dans *La science française* (Larousse, 1933), t. I, p. 374.

(3) Éloge de d'Anville, par DACIER, dans *Œuvres de d'Anville*, 1834, t. I.

Cartographe et mathématicien au niveau supérieur, le géographe est au niveau inférieur un compilateur, un vulgarisateur, qui ne se soucie que de découpages, d'énumérations, et donne de la Terre une image schématique ou caricaturale.

« Le détail ingrat et stérile de la géographie, lorsqu'on le détache de tout autre chose, n'est à proprement parler que le squelette du monde connu, écrit le chancelier d'Aguesseau à son fils. Il faut lui donner de la chair et de la couleur, si l'on veut la faire passer dans la mémoire » (1).

Cette « chair » et cette « couleur » qui manquent tant à la géographie classique, c'est justement la littérature des voyages qui était susceptible de les lui donner.

On ne saurait toutefois reprocher au XVIII^e siècle d'avoir eu de la géographie une conception différente et plus étroite que la nôtre. Il est vain d'imaginer ce que cette discipline aurait pu devenir, vers 1780, si la synthèse entre le courant mathématique et le courant descriptif s'était réalisée ; le fait est que malgré les Saussure, les Volney, les Humboldt, la géographie savante et la littérature des voyages poursuivront longtemps encore leurs cours parallèles mais distincts. Pourtant le XVIII^e siècle correspond à un stade nécessaire dans le développement de la géographie, sans lequel elle n'aurait pu connaître son épanouissement à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit d'achever l'inventaire du monde et cet inventaire ne peut être que cartographique : la carte n'offre-t-elle pas aux connaissances géographiques le cadre logique indispensable où elles viennent se ranger ? N'est-elle pas à la géographie ce que les classifications sont à la botanique ou à la minéralogie (2) ? Car la géographie est solidaire de l'esprit du siècle ; on ne saurait lui demander d'être synthétique et explicative à une époque où les sciences voisines sont essentiellement descriptives et classificatrices.

Si les voyages ont incontestablement élargi la connaissance du monde, on ne peut pas dire qu'ils ont fait réaliser à la géographie théorique du XVIII^e siècle des progrès décisifs.

Numa Broc.

(1) Cité par L. Figuier, *La Terre et les mers*, 1874, p. 9.

(2) Cette idée se trouve déjà dans P. Claval, *Pour le cinquantenaire de la mort de Paul Vidal de Lablache*, 1967, p. 50.

# APPENDICE

## *Un programme de recherches géographiques au début du XVIII^e siècle*

En 1715, Jean-Frédéric Bernard, éditeur à Amsterdam et laborieux polygraphe, publie son utile *Recueil de Voiages au Nord.* Il fait précéder sa compilation d'un *Essai d'instructions pour voyager utilement*, dont nous extrayons ce qui concerne plus particulièrement la géographie.

Un homme, quelque diligent qu'il puisse être, ne saurait profiter à courir le monde s'il ignore ce qu'il doit observer dans chaque pays et de quelle manière il doit s'y prendre dans ses recherches. Voilà ce qui m'engage à donner ici des Instructions tant générales que particulières pour les voyageurs. Les premières conviennent à tous les pays ; mais on tâchera de rapporter en détail dans les dernières ce qu'il y a de plus remarquable à observer dans chaque lieu.

Observations générales. — En général : 1. Il faut observer les latitudes et les longitudes des lieux où l'on se trouve ; il faut prendre garde autant qu'il se peut aux changements de climats (1), et par conséquent à la différence dans l'accroissement des jours d'un climat à l'autre...

2. A l'égard de l'Air, observez toujours ses différents degrés de chaleur, de sécheresse, d'humidité ; le plus ou moins de légèreté, de subtilité, de pureté ; ses changements selon les saisons et dans une même journée... On a de petits thermomètres propres à porter dans des étuis de chagrin... Il faut observer aussi quels Météores l'air y produit... à quels vents tel et tel pays est exposé, et s'ils sont Alizés, c'est-à-dire réglés, ou non...

3. A l'égard de l'Eau : observez du mieux qu'il se puisse la profondeur et la pesanteur de la mer ; ... la quantité de sel..., les plantes, les insectes, et les poissons qu'on y trouve ; les flux et reflux divers, en égard aux différentes côtes, les courants et les tourbillons... A l'égard des rivières, il faut remarquer encore leur grandeur, leurs cours, leurs débordements... les causes de la fertilité qu'elles produisent dans les terres... Et ces assemblages d'eaux renfermées, qu'on nomme lacs, étangs, sources et l'origine des rivières ; les eaux minérales... leurs qualités et leurs vertus.

4. A considérer la Terre en elle-même, il faut remarquer ce qui s'y produit extérieurement et intérieurement, ses habitants, etc. A l'égard d'une terre particulière, on doit observer ses dimensions, sa situation, sa figure ; si sa surface est égale ou raboteuse, c'est-à-dire si elle consiste en plaines ou montagnes. Il faut remarquer la hauteur de ces montagnes, tant par rapport à la surface de la mer, qu'à l'égard des vallées qui leur sont voisines. Il faut voir si ces montagnes font une chaîne, ou si elles sont détachées... Quelle est

(1) Dans la géographie classique, un « climat » est une zone comprise entre deux cercles parallèles à l'équateur, de telle sorte qu'il y a une différence d'une demi-heure dans la longueur du jour le plus long de l'année entre chaque climat et les climats voisins.

la qualité du terrain... si c'est argile, sable ou gravier... Il faut surtout considérer les habitants, les qualités de leurs corps, leurs exercices... le caractère de leur esprit, leurs mœurs et ce qui dépend en eux de l'éducation ou du tempérament ; leur genre de vie, les maladies auxquelles ils sont sujets, la fécondité des femmes...

On doit observer les plantes, les arbres, les fruits et quel terroir est le plus propre à les cultiver. Quels sont les animaux... et quelles sont leurs propriétés. Il faut prendre garde aussi aux indices qui font trouver les mines. Voilà des observations générales, en voici de plus particulières.

Recherches a faire dans les États occupés par les Mahométans. — ... Quels sont les véritables effets de cet opium pris fréquemment. Ce que leur fait l'usage du café, des bains et du riz qu'ils préfèrent au froment... Quelle pente et quelle profondeur a l'eau qui passe de la mer Noire... dans la mer de Marmara... Si l'on peut remarquer quelque apparence que la mer Caspienne se communique au Pont-Euxin par des passages souterrains... (1). Comment on va par terre à la Chine, à présent que les caravanes traversent de vastes pays barbares ou ci-devant il n'y avait nul commerce...

Observations a faire en Égypte. — Quelles sont les saisons en Égypte, s'il y pleut, dans quel temps, et quelle influence cette pluie peut avoir sur l'air (2). Il y a aussi bien des choses à observer sur cette rosée qui fait selon quelques-uns fermenter le Nil et qui est connue sous le nom de Goûte... Mais cette Goûte n'est pas la seule cause de l'accroissement du Nil et d'habiles gens l'attribuent avec raison aux vents du nord-ouest qui, soufflant droit aux embouchures du Nil, le repoussent dans son lit. Dans ce même temps, les grandes pluies fondent les neiges des Montagnes de la Lune, ce qui le fait enfler extraordinairement... Quels sont les plus grands crocodiles ; il faudrait comparer exactement ce que les Anciens en ont dit avec ce que les Modernes en rapportent...

Observations a faire en Abyssinie et en Guinée. — ... Savoir si le fleuve Niger inonde les champs tous les ans comme le Nil... Si la pluie qui y tombe est chaude... Si l'on tire du palmier du vin, de l'huile, du savon, du pain, du fil de ses feuilles... S'il est vrai que la Licorne de terre soit différente du Rhinocéros... Il faudrait des observations exactes sur l'histoire naturelle de ces pays. On ne connaît leurs mœurs et leurs coutumes que fort superficiellement et cela n'est pas surprenant à l'égard de ces parties de l'Afrique, dont la grande barbarie, l'extrême chaleur, les vastes déserts et l'ignorance des routes ont comme défendu l'approche.

Observations a faire en Perse. — Il faut s'attacher à examiner leurs mœurs, leurs coutumes... et leur commerce. Il faut décrire exactement leurs villes... et ne rien négliger pour rectifier à l'égard de la situation des lieux, les erreurs qu'il peut y avoir dans notre géographie. Ainsi, dans ce royaume et partout ailleurs, il faudrait voyager toujours la carte à la main...

Observations a faire a la Chine. — ... S'il est vrai que dans la province de Canton il y ait des eaux qui changent de couleur toutes les années...

(1) La Caspienne, qui reçoit de très grands fleuves et ne déborde jamais, est une énigme pour les géographes du XVIIIe siècle. On pense généralement qu'elle communique souterrainement soit avec la mer Noire, soit avec le golfe Persique.

(2) Nous dirions aujourd'hui le « climat ».

Quelle est la qualité de la terre dont on fait la plus belle porcelaine... Savoir si le papier de la Chine, qui se fait avec l'écorce de bambou, se travaille comme le nôtre... Recherchez exactement dans quelle véritable estime le thé se trouve chez les Chinois, ses différents usages... Il faut aussi un détail exact de la navigation des Chinois et jusqu'où elle s'étend... Une description exacte des côtes de la Chine et de la Tartarie, depuis la mer Septentrionale jusqu'à celle des Indes. Les latitudes et longitudes déterminées exactement.

A L'ÉGARD DU MOGOL. — Il faudrait observer, dans le royaume de Kachemire, quelle est la cause des changements soudains qu'on éprouve à la montagne Pire-Penjale, où l'on passe pour ainsi dire de l'été à l'hiver en moins d'une heure (1). Quelle est cette laine si estimée dans le Mogol dont ils font des pièces d'étoffe... qu'ils appellent Chales... Il faudrait savoir quelles marchandises on y tire des pays voisins du côté de la Tartarie, de la Chine... Comment on y trafique, et par quels passages. Il faut faire des recherches touchant les pluies réglées des Indes, en quel temps elles commencent, si la différence des pluies est grande d'un pays à l'autre, soit pour le temps, soit pour l'abondance ; de quel côté et par quel vent elles viennent dans chaque pays des Indes, quels effets elles y produisent... Examinant bien ces pays et leurs diverses situations à l'égard des mers, des montagnes, on pourrait sans doute rendre de justes raisons de ces pluies... Des remarques sur ces vents réglés qu'on appelle Mouçons dans les Indes sont ici très nécessaires...

OBSERVATIONS A FAIRE TOUCHANT MADAGASCAR. — Nous avons assez peu de connaissance de cette île ; il faudrait que ceux qui y abordent nous rapportassent un peu en détail l'état de cette île et la qualité du terroir ; si l'air de cette île a beaucoup de rapport à celui du continent le plus voisin qui est l'Afrique ; si le terrain est fort coupé de montagnes, si elles sont fertiles... (si) les Tornados et Ouragans sont fréquents dans cette mer-là...

RECHERCHES A FAIRE DANS LES ANTILLES. — ... S'il est vrai que la racine de manioc soit si abondante qu'un seul arpent de terre plein de manioc puisse nourrir plus d'hommes que 6 arpents du meilleur blé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

RECHERCHES A FAIRE DANS LES PAYS SEPTENTRIONAUX. — Il faut savoir quelle est la chaleur du soleil en Groenland au cœur de l'été... quelle est la saison d'été, s'il y pleut ordinairement alors... Si la glace qui flotte dans la mer est salée ou douce... Jusqu'où le froid peut pénétrer dans la terre... Jusqu'où et comment s'étend le Groenland, si ce qui est sous le pôle ou autour du pôle se trouve terre ou mer... A l'égard des passages au nord-est et nord-ouest, il faut des recherches exactes. Ce passage serait si essentiel au commerce qu'il n'est presque pas nécessaire d'en recommander la recherche... On croit que ce qui a empêché la réussite de cette recherche... c'est l'erreur commune que plus on approche du pôle plus le froid est rigoureux et les glaces insurmontables. Mais l'expérience fait voir que cette mer... n'est gelée qu'autour de ses côtes à cause du voisinage de la terre et des eaux

(1) Tournefort, un des premiers, en gravissant l'Ararat, a remarqué que la superposition des étages climatiques des montagnes évoquait, à une autre échelle, la succession des saisons.

douces des rivières qui se gèlent facilement et font geler celles de la mer jusqu'à 40 lieues près du rivage (1)...

Les Japonais eux-mêmes ignorent si le Japon et Jesso sont attachés l'un à l'autre ; on ignore aussi si la terre de Jesso fait partie de la Tartarie ou si elle en est séparée par un bras de mer... (2).

RECHERCHES A FAIRE DANS LA MOSCOVIE. — ... A l'égard des Samoyèdes... il faut remarquer que leurs habitations peuvent servir de modèle pour ceux qui, entreprenant des découvertes vers les pôles, se trouveraient obligés d'y passer l'hiver...

L'examen de cet aide-mémoire à l'usage du candidat au voyage suggère quelques remarques.

J.-F. Bernard distingue soigneusement dans son enquête les « Observations générales » (qui couvrent à peu près le domaine de ce que nous appelons aujourd'hui géographie générale) et les « Observations particulières » (qui constituent notre géographie régionale). Rien de bien nouveau dans cette opposition : la partie générale suit assez fidèlement la doctrine des éléments (Air, Eau, Terre), chère à Hippocrate et à Aristote. La partie régionale s'inspirerait plutôt de la méthode descriptive de Strabon. Pourtant, dans ce moule ancien, Bernard réussit à faire entrer la plupart des grandes questions qui préoccuperont le XVIIIe siècle : crues du Nil, mécanismes des moussons, insularité de Yeso, passages du nord-ouest et du nord-est...

N. B.

(1) Au XVIIIe siècle les savants, comme Buffon, croient que les abords du pôle Nord sont libres de glaces ; les mers boréales ne peuvent, elles-mêmes, être prises par le gel et ne font que charrier des glaces fournies par les grands fleuves.

(2) L'insularité de Yeso ne sera définitivement démontrée que par Lapérouse.